

Voici donc mon dessein, et je sollicite l'aide de Dieu Tout-Puissant pour le mener parfaitement à terme, afin qu'il serve d'édifiante et profitable mise en garde, ainsi que de triste avertissement. Amen!

J'écrirai donc les choses prodigieuses et extraordinaires que j'ai moi-même vues et entendues au sujet de la jeune Barbara von Tisenhusen, née en Livonie au château de Rannu en l'an 1533, sous le règne de Wolter von Plettenberg, Maître de l'Ordre, fille du très honorable et rigoureux sire Reinhold von Tisenhusen et de sa vertueuse épouse Anna Sawhere, lesquels goûtaient alors depuis longtemps auprès du Seigneur le repos des bienheureux.

De même, j'écrirai ce que j'ai vu et entendu, ou ce que par le truchement d'autrui j'ai appris au sujet d'un marchand allemand nommé Franz Bonnius, venu de Braunschweig, et qui occupa un emploi de scribe au château de Rêngu, chez la tante de la jeune Barbara, Anna von Udwen, née Tisenhusen.

Insuffle donc, Seigneur, dans mes narines, l'esprit de la vérité, et guide la plume de ton serviteur, afin que la vérité la conduise, et qu'elle rende équitablement la justice, autant que cela est possible à la nature pécheresse de l'homme.

Moi, Matthaeus Jeremias Friesner, qui fus par la grâce de Dieu pasteur de la paroisse de Rannu jusqu'à l'arrivée du Moscovite, j'ai porté ladite Barbara, fille de Reinhold, sur les fonts baptismaux conformément au pur et authentique évangile de Wittenberg, comme j'avais fait ses frères Jürgen, Reinhold et Bartholomaeus, ainsi que ses sept sœurs. Et j'ai beaucoup aimé cette jeune fille, comme il convient à un père spirituel, et elle a été plus proche de mon âme qu'aucun de mes frères et sœurs en Jésus-Christ ne l'a été dans cette vallée de larmes.

Mais bien que Barbara fût la benjamine de onze enfants, et que ses parents fussent déjà âgés quand elle naquit, il semblait bien que toute leur vigueur, toutes leurs énergies se fussent déversées en cette petite enfant. Car même les étrangers étaient étonnés de son admirable regard ainsi que de ses paroles, lesquelles semblaient sortir plutôt de la bouche d'un adulte que de celle d'une enfant — de même qu'ils étaient étonnés de la flamme qui dès l'aube de sa vie brûlait en elle. Et sa bienheureuse mère me confia que son projet était d'envoyer Barbara, en compagnie de son frère Bartholomaeus, à la cour du Prince de Courlande, afin qu'elle y apprît auprès des gouvernantes et des maîtres de cérémonies bonnes manières et bienséance, car en

"

"

"

femme avisée elle savait qu'en Livonie on ne pouvait en ce temps apprendre d'autres nobles vertus que ripaille et beuverie, et, pour les jeunes filles, que minauderies et goût du luxe.

Mais avant même que son projet ne se réalisât, elle fut, ainsi que son pieux époux, arrachée par une méchante fièvre à cette vie terrestre, et le chevalier

Jürgen, fort de son droit d'aînesse, prit possession du château de Rannu. La jeune Barbara n'était alors âgée que de dix ans, et tous ses autres frères et sœurs étaient déjà mariés. C'est ainsi que, restée orpheline, elle échoua au château de Rôngu, situé à deux lieues de Rannu, pour y être élevée auprès de sa tante, Anna von Tôdwen, une dame de bonne famille qui n'avait pas d'héritiers directs.

Or à l'époque où toutes ces choses se produisirent, la Livonie, encore soumise à l'autorité de l'Ordre, était gouvernée par les Grands Maîtres conjointement avec les évêques. C'était une terre opulente et bénie, et le temps n'était pas encore venu où les nations allaient misérablement la dépecer. On l'appelait Livland Blivland, car celui qui d'aventure y parvenait était également pris du désir d'y rester et n'aspirait plus à en partir. Et après que Wolter von Plettenberg eut sur le Moscovite remporté une grande victoire et gagné une paix durable tant pour le pays que pour le peuple, aussitôt se propagèrent en Livonie non seulement le bien-être et la richesse, mais aussi, semées par Satan, toutes sortes de mauvaises herbes, tels le luxe et la luxure, autant parmi les gouvernants que parmi les sujets. Car les bourgeois, et jusqu'aux paysans indigènes, faisaient à l'instar de leurs maîtres, de sorte qu'il n'y eut point d'autre peuple dans toute la Chrétienté qui vécût dans une telle débauche à la manière des sodomites et des épicuriens, chacun ne trouvant son bonheur que dans les réjouissances mondaines et coupables. C'est ainsi que Maîtres de l'Ordre, chanoines et seigneurs n'avaient d'autre travail ou passe-temps quotidien que de courre le loup, l'ours ou le renard, de battre les bois, ou encore de jouer aux dés, de courir de mariage en baptême et de marché en kermesse.

Or Johann von Tôdwen, le sire de Rôngu, était l'un des chevaliers les plus riches, non seulement dans le diocèse de Tartu mais dans toute la Livonie : du château de Rôngu dépendaient bien deux mille deux cents fermes. Ainsi Johann von Tôdwen et sa femme Anna, de la lignée des Tisenhusen, menaient-ils grande vie — car ils aimaient à dépenser leur argent, à le montrer, et non point certes à le mettre sous le boisseau. Et bien que de temps à autre ils pratiquassent la charité et fissent l'aumône à l'église et aux miséreux, leurs cœurs penchaient plutôt vers la vanité des terrestres plaisirs.

"

"

"

Anna von Tôdwen s'attacha sincèrement à la fille de son frère, et la considéra comme sa propre fille, car elle-même était stérile. La fillette aurait-elle voulu cueillir la lune au sommet d'un sapin qu'il en eût été fait selon son désir, tant elle était gâtée par Madame sa tante. Et moi, qui ne souhaitais que le bien de son âme enfantine, je disais souvent à la dame de Rôngu, Anna von Tôdwen : « Prenez garde qu'elle ne devienne trop autoritaire. Qu'en ferez-vous si elle persiste à n'en faire qu'à sa tête? A quel remède aurez-vous alors recours? » En réponse à cela sa tante ne faisait que rire : elle était, comme tous les autres, sous le charme de Barbara.

Lorsqu'elle commença à se faire demoiselle, elle devint si merveilleuse à voir que je pensais souvent à la jeune Ruth qui allait glanant sur les pas de Booz. Car en dépit de son extrême sveltesse et de sa démarche dansante, ses formes étaient parfaites et épanouies. Son visage aussi était de toute beauté, car le Créateur lui avait donné une peau aussi blanche que les fibres du roseau, alors que sa chevelure était noire, et brillante comme l'acier. Cette chevelure, qu'elle fût chez elle ou à la campagne, elle la coiffait en deux tresses qu'elle faisait passer derrière ses oreilles, de sorte qu'elles pendaient comme des grappes de raisin noir des deux côtés de sa tête. Et l'été, bien que rien n'eût permis de la dire futile, elle n'en décorait pas moins sa chevelure, comme les jeunes filles ont coutume de le faire, avec des fleurs champêtres : quand elle traversait les prés ou se promenait dans le jardin, elle cueillait une reine des prés ou une filipendule, ou encore une rose des prés — car elle aimait les fleurs très parfumées — et elle la piquait dans ses cheveux, se faisant ainsi belle en tout bien tout honneur.

Et vint le moment où la jeune Barbara dut renouveler l'engagement de son baptême, et être instruite dans toutes les choses de la religion. Et trois fois par semaine elle vint chez moi, tantôt à cheval, tantôt en voiture — mais aussi parfois à pied, car elle aspirait depuis son enfance à courir forêts et campagnes. Je la vis ainsi souvent assise devant moi, le sombre reflet de ses yeux inquisiteurs fixé sur moi — et sa jeune âme était ouverte à la grâce divine. Et parfois j'avais la certitude qu'elle avait fait sienne chacune de mes paroles, et qu'elle les enfouissait en son âme — alors que d'autres fois j'étais saisi de doute, car j'avais l'impression que son âme embaumait comme une fleur inconnue, et ne vivait que de sa propre vie. Et bien souvent, après son départ, j'ai ardemment prié le Seigneur de garder l'âme de cette jeune fille pure et forte jusqu'à la fin de ses jours.

Or quand Barbara eut ses dix-sept ans accomplis et qu'elle eut pour la première fois  
"  
"  
"

approché la Sainte Table, sa tante, qui était par la même occasion sa tutrice, estima que le moment était venu de montrer.